

Brèves littéraires

Brèves

Fiançailles

Diane Descôteaux

Numéro 83, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64409ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Descôteaux, D. (2011). Fiançailles. *Brèves littéraires*, (83), 14–15.

Performance zéro

Ah! combien le talent se gâche
À force de banalité!
Assez! Suffit! Que l'on se fâche
Contre tant de facilité!

Le luth est sans tonalité;
L'ouvrage, de facture lâche.
Ah! combien le talent se gâche
À force de banalité!

Et, d'un homme œuvrant sans relâche,
Nous dirons, ô fatalité,
Qu'il nous semble, en réalité,
Un peu trop axé sur la tâche!
Ah! combien le talent se gâche.

Fiançailles

Dis, m'aimes-tu comme je t'aime,
Ô tendre moitié de moi-même,
Quand bruit le battement suprême
Et rythmé de nos cœurs jumeaux?

Comment traduire en une phrase
Tout l'amour, ainsi que l'extase,
Qui me transporte avec emphase,
Dans un monde au-delà des mots!

Nul besoin de vaste audience
Mais seulement d'une alliance
Par laquelle je te fiance
Et m'engage à braver les maux.

Puis, de cette union, peut-être,
Mêlant ton être avec mon être,
Que notre couple verra naître
Un, deux, trois ou quatre marmots.

Rondel et jézel parus dans *Au-delà du décor / Dincolo de decor*,
Editura Confluente, Roumanie, 2009, 67 p., p. 60 et 44.
Prix d'excellence en poésie classique 2008.
Recension du recueil : Brèves 81.



La table ronde s'est terminée par une brève incursion dans un univers résolument opposé à celui des contraintes littéraires (mais, à bien y réfléchir, est-ce le cas ?) : celui des surréalistes, ces écrivains qui ont adopté comme moteur de création l'écriture dite « automatique ».

Le premier livre de cette école, *Les Champs magnétiques*, a été écrit en 1920 par André Breton et Philippe Soupault. En voici un extrait.

Glace sans tain

La fenêtre creusée dans notre chair s'ouvre sur notre cœur. On y voit un immense lac où viennent se poser à midi des libellules mordorées et odorantes comme des pivoines. Quel est ce grand arbre où les animaux vont se regarder ? Il y a des siècles que nous lui versons à boire. Son goûter est plus sec que la paille et la cendre y a des dépôts immenses. On rit aussi, mais il ne faut pas regarder longtemps sans longue vue. Tout le monde peut y passer dans ce couloir sanglant où sont accrochés nos péchés, tableaux délicieux, où le gris domine cependant. Il n'y a plus qu'à ouvrir nos mains et notre poitrine pour être nus comme cette journée ensoleillée. Tu sais que ce soir il y a un crime vert à commettre. Comme tu ne sais rien, mon pauvre ami. Ouvre cette porte toute grande, et dis-toi qu'il fait complètement nuit, que le jour est mort pour la dernière fois.

La question est lancée : existe-t-il une écriture complètement dénuée de contraintes ?